

# Le chemin de l'homme

Martin Buber

(LES BELLES LETTRES, 2015)

Martin Buber (1878-1965), *Le chemin de l'homme (Der Weg des Menschen : nach der chassidischen Lehre)*, Paris, Les Belles Lettres, 2015

## Présentation

Dans *Le chemin de l'homme*, Martin Buber nous a raconté l'histoire d'Eisik de Cracovie. A la suite d'un rêve, celui-ci va chercher jusqu'à la lointaine ville de Prague un trésor enfoui en réalité dans le foyer de sa propre maison. Le foyer symbolise notre propre centre spirituel. C'est notre conscience la plus profonde qui est « foyer », c'est-à-dire ce lieu intérieur d'où émanent chaleur et lumière – force et intelligence, puissance vitale et direction spirituelle. A la suite du conte, Martin Buber propose l'interprétation suivante.

## Texte

« La plupart d'entre nous ne parviennent qu'en de rares instants à la pleine conscience du fait que nous n'avons pas goûté à l'accomplissement de l'existence, que notre vie n'a point de part à l'existence authentique. Pourtant, nous ne cessons jamais de ressentir le manque, toujours nous nous efforçons, d'une manière ou d'une autre, de trouver quelque part ce qui nous fait défaut. Quelque part, dans un domaine quelconque du monde ou de l'esprit, sauf là où nous nous trouvons, là où nous avons été placés – mais c'est justement là, et nulle part ailleurs, que se trouve le trésor. C'est dans le milieu que je ressens comme mon milieu naturel, dans la situation qui m'est échue en partage, dans ce qui jour après jour m'arrive, dans ce qui jour après jour me réclame, c'est là que réside ma tâche essentielle, là est l'accomplissement de l'existence qui s'offre à ma portée. »

## Texte

« Rabbi Bounam avait coutume de raconter aux jeunes gens qui venaient chez lui pour la première fois l'histoire l'Eisik fils de Yékel de Cracovie. Après de longues années de la pire misère, qui n'avaient cependant point entamé sa confiance en Dieu, celui-ci reçut en rêve l'ordre de se rendre à Prague pour chercher un trésor sous le pont qui mène au palais royal.

Lorsque ce rêve se fut répété pour la troisième fois, Eisik se mit en route et gagna Prague à pied. Mais le pont était gardé jour et nuit par des sentinelles, et il n'osa pas creuser à l'endroit qu'il savait. Il revenait là chaque matin cependant, tournant autour jusqu'au soir. Pour finir, le capitaine de la garde, qui avait remarqué son manège, s'approcha et s'informa non sans cordialité : avait-il perdu quelque chose ou bien

attendait-il quelqu'un ? Eisik lui raconta le rêve qui l'avait amené jusque-là depuis son lointain pays, et le capitaine éclata de rire :

« Et c'est pour complaire à un rêve, mon pauvre vieux, que tu as fait à pied, avec ces semelles trouées, tout ce chemin ! Ah ! là là ! Si l'on devait se fier aux rêves, malheureux ! A ce compte-là, j'aurais dû, moi aussi, me mettre en campagne après un rêve que j'ai fait et courir jusqu'à Cracovie chez un Juif, un certain Eisik fils de Yékel, pour chercher un trésor sous le fourneau ! Eisik fils de Yékel, tu parles ! Dans cette ville où la moitié des Juifs s'appellent Eisik, et l'autre moitié Yékel, je me vois entrant, une après l'autre, dans toutes les maisons et les mettant sens dessus dessous ! »

Ayant dit, il s'esclaffa de nouveau. Eisik s'inclina, rentra chez lui et déterra le trésor avec lequel il bâtit la synagogue qui porte le nom de Schul de Reb Eisik fils de Reb Yékel.

« Souviens-toi bien de cette histoire, ajoutait alors Rabbi Bounam, et recueille le message qu'elle t'adresse : c'est qu'il est une chose que tu ne peux trouver nulle part au monde ; mais il existe pourtant un lieu où tu peux la trouver. »

Il s'agit là encore d'une histoire très ancienne que l'on retrouve dans diverses littératures populaires, mais que la bouche hassidique raconte d'une manière véritablement nouvelle. Elle n'a pas simplement été transplantée extérieurement dans le monde juif : elle a été entièrement refondue par la mélodie hassidique dans laquelle elle a été racontée ; mais ce qui est réellement décisif, c'est qu'elle est devenue comme transparente et qu'à présent la lumière d'une vérité hassidique en émane.

On ne lui a pas surajouté une « morale » ; au contraire, le sage qui l'a racontée à nouveau en a enfin découvert et révélé le sens véritable. Il est une chose que l'on ne peut trouver qu'en un seul lieu au monde. C'est un grand trésor, on peut le nommer l'accomplissement de l'existence. Et le lieu où se trouve ce trésor est le lieu où l'on se trouve. La plupart d'entre nous ne parviennent qu'en de rares instants à la pleine conscience du fait que nous n'avons pas goûté de l'accomplissement de l'existence, que notre vie n'a point part à l'existence authentique, accomplie, qu'elle est vécue pour ainsi dire en marge de la vie authentique.

Pourtant, nous ne cessons jamais de ressentir le manque, toujours nous nous efforçons, d'une manière ou d'une autre, de trouver quelque part ce qui nous fait défaut. Quelque part, dans un domaine quelconque du monde ou de l'esprit, partout sauf là où nous nous trouvons, là où nous avons été placés — mais c'est là justement, et nulle part ailleurs, que se trouve le trésor.

C'est dans le milieu que je ressens comme mon milieu naturel, dans la situation qui m'est échue en partage, dans ce qui jour après jour m'arrive, dans ce qui jour après jour me réclame, c'est là que réside ma tâche essentielle, là est l'accomplissement de

l'existence qui s'offre à ma portée. Nous apprenons au sujet d'un certain docteur talmudiste qu'il distinguait les voies du Ciel aussi clairement que les rues de Néhardéa, sa ville natale.

Le Hassidisme retourne cette maxime : mieux vaut distinguer les rues de la ville natale aussi clairement que les voies du Ciel, des deux choses c'est elle la plus grande. Car c'est ici, à l'endroit même où nous nous trouvons, qu'il s'agit de faire briller la lumière de la divine vie cachée. »

### Texte

« Dénoncé calomnieusement aux autorités par l'un des chefs des *mitnagdim* (opposants des hassidim) qui réprouvaient sa doctrine et sa voie, Rabbi Shnéour Zalman, le Rav de Russie, avait été incarcéré à Saint-Petersbourg et attendait sa comparution devant le tribunal, lorsqu'un jour le capitaine de la gendarmerie pénétra dans sa cellule. Devant la face puissante et immobile du Rav qui, absorbé en lui-même, ne le remarqua pas tout de suite, cet homme devint pensif et devina quelle était la qualité de son prisonnier. Il entra en conversation avec lui, ne tardant pas à mettre sur le tapis toutes sortes de questions qu'il s'était posées en lisant l'Écriture. Finalement il demanda :

« Que Dieu l'Omniscient dise à Adam « Où es-tu ? » , comment faut-il l'entendre ? »  
« Croyez-vous de foi, répondit le Rav, que l'Écriture soit éternelle et qu'elle embrasse tous les temps, toutes les générations et tous les individus ? » « Je le crois », dit-il. « Eh bien, reprit le Tsaddik, en tout temps Dieu interpelle chaque homme : Où es-tu dans ton monde ? De ceux qui te sont départis, tant de jours ont passé et tant d'années, jusqu'où es-tu arrivé entre-temps dans ton monde ? Dieu dit par exemple : Voilà quarante-six ans que tu es en vie, où séjournes-tu ? » (...)

Quand Dieu questionne ainsi, ce n'est pas pour que l'homme lui apprenne une chose qu'il ne saurait pas encore ; il veut provoquer en l'homme quelque chose qui précisément n'est provoqué que par une telle question, à condition qu'elle touche l'homme au cœur, que l'homme se laisse toucher au cœur par elle. Adam se cache pour n'avoir pas à se justifier, pour échapper à la responsabilité de sa vie. Ainsi se cache chaque homme, car chaque homme est Adam et dans la situation d'Adam. Afin d'échapper à la responsabilité de la vie vécue, l'existence est transformée en machine à cacher. Et c'est en se cachant ainsi et toujours de nouveau « de la Face de Dieu » qu'il s'enlise de plus en plus profondément dans la fausseté. De cette manière surgit une nouvelle situation qui, de jour en jour, de cachette en cachette, devient de plus en plus douteuse.

Cette situation se laisse caractériser avec précision : l'homme ne peut échapper à l'œil de Dieu, mais, en cherchant à se cacher de lui, il se cache de lui-même. Certes, il y a bien en lui aussi un quelque chose qui le cherche, mais il empêche de plus en plus ce

quelque chose de le trouver. C'est au milieu de cette situation que tombe la question de Dieu. Elle veut remuer l'homme, elle veut briser sa machine à cacher, elle veut lui montrer où il s'est fourvoyé, elle veut faire naître en lui le grand désir d'en sortir. Tout à présent de savoir si l'homme acceptera de ne pas se dérober à la question. Certes, tout comme au capitaine dans notre conte « le cœur battra » à quiconque quand elle frappera son oreille. Mais la machine lui permet également de se rendre maître de cette émotion du cœur.

La voix, en effet, ne s'accompagne pas d'un orage qui met en péril la vie de l'homme ; c'est « la voix d'un silence semblable à un souffle » (*die Stimme eines verschwebenden Schweigens*) et il est aisé de l'assourdir. Aussi longtemps que cela se produit, la vie de l'homme ne peut devenir chemin. Quelle que soit la grandeur du succès, de la jouissance d'un homme, quelle que soit l'importance de son pouvoir, quelque colossale que soit son œuvre : sa vie demeure sans chemin aussi longtemps qu'il n'affronte pas la voix. Adam affronte la voix, il reconnaît l'enlèvement, il avoue : « Je me suis caché », et c'est là que commence le chemin de l'homme. Le retour décisif sur soi-même est le commencement du chemin dans la vie l'homme, toujours de nouveau le commencement du chemin humain. Mais il n'est décisif, justement, que s'il mène au chemin. Car il existe aussi un retour sur soi-même infécond, qui ne mène à rien d'autre qu'au tourment, au désespoir et à l'enlèvement encore plus profond. »